

Eléments pour une histoire des conceptions de la douleur

Première partie : de la Grèce au XIII^e siècle

Claire Ribau et Nathalie Duchange. Novembre 2003

Introduction

Avant d'entrer dans l'histoire des conceptions de la douleur, il faut préciser que la majorité des données présentées ici, ont comme source l'*Histoire de la douleur* de Roselyne Rey [1], qui est la référence principale en France concernant ce thème. Cet ouvrage présente parfaitement les horizons philosophiques, religieux et médicaux sur fond desquels apparaissent les conceptions de la douleur à travers le temps.

Dans ce texte, nous allons présenter les diverses conceptions de la douleur qui ont traversées l'histoire jusqu'à nos jours. Sans prétention d'exhaustivité, nous tenterons de les relier au contexte qui les ont déterminées, que celui ci soit scientifique, religieux ou philosophique.

Conception grecque de la médecine : la *technè*

Pour commencer, il est intéressant de s'attarder sur la définition de la médecine à l'époque d'Hippocrate. Aristote (384-322 av JC) définit la médecine est définie comme *technè*, c'est-à-dire comme art.

«L'art apparaît lorsque, d'une multitude de notions expérimentales, se dégage un seul jugement universel applicable à tous les cas semblables »[2]

L'art entendu comme *technè*, naît de l'expérience des cas particuliers associée à un processus intellectuel, à partir duquel s'élève la connaissance de la multiplicité vers la connaissance de l'Un. Dans la *Métaphysique*, Aristote utilise l'exemple de la médecine pour expliquer ce concept: quand le médecin préconise pour tel homme particulier tel remède, c'est de l'expérience; quand il propose un remède pour traiter un ensemble de symptômes, c'est la

technè. La *technè* est donc l'application appropriée d'une théorie dans une situation particulière.

"Si donc on possède la notion sans l'expérience, et que connaissant l'universel, on ignore l'individuel qui y est contenu, on commettra souvent des erreurs de traitement, car ce qu'il faut guérir avant tout c'est l'individu"[2]

On ne peut connaître l'universel, qu'en connaissant d'abord l'individuel, qui lui même s'inscrit dans l'universel. La médecine, comme art, nécessite donc deux dimensions : l'*épistémè* (la connaissance de l'universel) et la *praxis*, pour établir le juste diagnostic.

L'importance de la sensation : prémices hippocratiques

Dans le contexte philosophique de la médecine grecque, la sensation est le fondement de la connaissance du particulier.

"On ne regarde d'ordinaire aucune des sensations comme constituant la science. Sans doute elles sont le fondement de la connaissance du particulier, mais elles ne nous disent le pourquoi de rien"[2, p.16]

Ainsi, les sensations que vit le patient sont autant d'informations fondamentales au médecin pour établir un diagnostic. La subjectivité des données n'est pas conçue comme raison de soupçon, comme ce sera le cas avec la médecine des Lumières. Les sensations relèvent de l'intuition empirique, c'est à dire d'une connaissance immédiate. Elles livrent le cadre de l'expérience, du *pathos*. L'intuition est, dans ce cas, directement reliée à un sentiment qui, nous l'avons vu, ne délivre aucune connaissance, mais précisément une intuition à partir de laquelle peut être recherchée une connaissance.

Le médecin s'interroge sur les causes de ce que le patient ressent dans son mode particulier d'appréhension de la maladie. Comme détenteur d'une *technè*, le médecin accomplit une fine alliance d'*épistémè* et de *praxis*. Il emprunte à la théorie ce qu'il faut pour traiter un cas individuel. Il aborde rationnellement la maladie tout en prenant en compte l'intuition première du patient.

La douleur dans le *Corpus hippocratique*

Maintenant que le cadre de la médecine antique est posé, nous pouvons présenter une des premières conceptions influentes de la douleur : celle que l'on trouve dans le corpus hippocratique (430-380 av JC).

A cette époque, les causes des maladies ne sont pas connues, il y a peu de connaissances anatomiques. Leur connaissance, ou plutôt leur approche se fera à partir de deux éléments fondamentaux : l'observation rigoureuse, et l'écoute attentive des paroles du malade qui décrit son état. La pratique de la médecine ne se fait qu'à partir de la maîtrise de ces deux procédés. La médecine hippocratique est essentiellement une médecine de l'observation, la maladie est rationalisée par l'observation qui cherche à établir les liens de causalité. La douleur est comprise à partir d'une interprétation des signes, notamment la localisation qui est essentielle pour le diagnostic et l'ensemble de la démarche thérapeutique. Le médecin reconstitue le phénomène pathologique à partir de son histoire, de son évolution, de ses signes extérieurs. La douleur étant un élément au sein d'un processus d'ensemble qu'est la maladie, le bon médecin sera capable d'établir un pronostic juste. On comprend bien que le diagnostic juste dépend d'une étroite collaboration entre le médecin et le patient. L'approche est donc la plus globale possible.

Selon Rey [1, p.30], il est difficile de présenter une constante dans la conception de la douleur dans le corpus hippocratique, par contre, il est possible d'en présenter des éléments récurrents par rapport aux représentations et aux réactions sociales de la douleur, notamment l'idée que la douleur est acceptée comme un fait, hors de toute valorisation.

Après Hippocrate et avant Galien, quel contexte pour la médecine ?

La période postérieure à Hippocrate et antérieure à Galien, fut marquée par la médecine d'Alexandrie, au III^e siècle avant JC. Hérophile (330/320-260/250) amène des connaissances sur les voies sensitives, grâce à la pratique de la dissection humaine. Pour cela, il a été

énormément critiqué en son temps, mais il a ainsi acquis un ensemble de connaissances alors inédites sur le cerveau et les nerfs, et le rôle du cervelet dans les mouvements volontaires.

Avec Celse, la médecine romaine du I^{er} siècle après JC est toujours sous l'influence hippocratique. La douleur est un signe important pour le pronostic de la maladie. Elle a pour seule fonction d'être un signe de la maladie ou de son pronostic. Par conséquent, elle doit être décrite, expliquée, retranscrite. Celse a entrepris l'écriture d'une encyclopédie, regroupant huit livres sur la médecine. On retrouve ainsi une médecine rationnelle, basée sur l'observation et la tentative d'explication des phénomènes pathologiques.

Galien

A travers ses écrits, Galien a mis en place une médecine qui fonctionne comme un système où toutes les parties sont liées. Pour comprendre la conception de la douleur qui a émergé de la médecine galénique, il faut comprendre le système lui-même [1, p40-47].

Voici les points récurrents de la médecine galénique [1, p.56]. Il existe quatre éléments (air, eau, terre, feu) et quatre humeurs (sang, bile, bile noire et phlegme). Les fonctions du corps humain sont de trois ordres : vitales, naturelles et animales. Six éléments sont à étudier plus précisément pour trouver la cause de la maladie, rétablir la santé et prévenir : les aliments, la boisson, l'air, l'exercice, le repos, le sommeil et la veille. Dans cette perspective, la douleur est un changement d'un état à un autre, du fait de modifications internes ou externes. La douleur est un signe pour le diagnostic. Toutefois, Galien s'intéresse aussi à la sensation en tant que telle. La douleur est une sensation exacerbée. Selon Galien, elle relève du toucher.

Il met en avant l'idée que la douleur, comme la sensation, requiert la perception, c'est-à-dire la conscience. La sensation doit être adéquate à l'impression extérieure. Il faut qu'il y ait communication entre le cerveau (centre organisateur) et l'organe stimulé. C'est le *pneuma* qui établit cette liaison, qui permet que l'information soit véhiculée. Le *pneuma* est une notion développée chez Aristote, que l'on retrouvera chez les stoïciens. C'est un élément matériel ou fluide qui traverse l'organisme. Elle sera symbolisée par les « esprits animaux ». Ainsi, selon ce système, la sensation devient perception consciente.

Galien a aussi mis en place une classification des douleurs qui persistera jusqu'à la Renaissance : la douleur est soit pulsative, soit gravative (sensation de lourdeur, pesanteur), soit tensive, soit pongitive (sensation de pénétration d'un objet dur et pointu : définition de l'Encyclopédie, opus cité). La douleur a une fonction sémiologique, elle indique l'endroit de la maladie. Chaque organe a une fonction spécifique, qui sera altérée selon un mode particulier, et provoquera ainsi une douleur spécifique. La classification des douleurs sert de cadre rationnel pour le diagnostic, en l'absence d'autres notions anatomiques.

Nous aurons l'occasion de constater que le galénisme a été le modèle dominant de la médecine, sous des formes plus ou moins dérivées, jusqu'à la Renaissance.

Les sagesse hellénistiques

Pas tellement pour la conception médicale ou thérapeutique de la douleur, mais plutôt pour sa représentation et la manière dont elle était endurée à l'époque, il est important de présenter les conceptions véhiculées par les sagesse hellénistiques, c'est-à-dire stoïciennes et épicuriennes. Avant de les présenter plus en détail, il est important de mentionner que ces sagesse s'inscrivent dans une pratique quotidienne, dans un exercice à vivre selon les préceptes.

Le stoïcisme et la douleur

Dans le stoïcisme, le bonheur est la vertu, c'est-à-dire la maîtrise parfaite de soi-même, de ses besoins, penchants, pensées et représentations. Avec Epictète, il est fondamental de faire la distinction entre ce qui dépend de nous, et ce qui n'en dépend pas, et ainsi, ne se laisser affecter que par ce qui dépend de nous. Toute représentation doit être soumise à examen dans ce but. Cette sagesse s'inscrit dans une physique, où le monde est régi par le logos divin, qui est présent dans la Nature. Il y a une nécessité de tout ce qui se produit. Être vertueux, c'est rechercher une vie conforme à la Nature. Or, ceci implique de ne pas résister ou lutter contre des phénomènes qui ne dépendent pas de nous mais du logos divin, ou de la Nature (son autre forme) et donc de les supporter dans le cas échéant. La douleur fait ainsi partie de ces choses pour lesquelles le stoïcisme appelle à l'endurance : « Supportes et abstiens toi! ».

L'épicurisme (342-271)

Dans la Lettre à Ménécée écrite par Epicure, la vie de l'homme est mue par la recherche du plaisir. La philosophie, consiste elle-même dans la recherche du plaisir ultime, qui est celui d'exister. Toute la question sera de trouver des plaisirs véritables et accessibles à l'homme. Ainsi, cette recherche du plaisir ne sera pas la recherche de la profusion, mais au contraire, le recherche de plaisirs naturels et nécessaires, et a contrario, l'absence de désirs vains. Cet exercice requiert une critique des représentations, de ce qui est bon, désirable, nécessaires, afin de distinguer les vrais des faux plaisirs.

« C'est alors que nous éprouvons le besoin du plaisir quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur, mais quand nous ne souffrons pas, nous n'éprouvons plus le besoin du plaisir. et c'est pourquoi enfin, nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse »

Le bonheur est défini par la sensation continuée d'un plaisir. Cependant, ce plaisir est négatif, et consiste dans l'absence de souffrance, de trouble du corps et de l'âme. Il est accessible par l'ascèse, le détachement de tout de qui provoque la séduction. Il est le contraire de la possession.

La médecine arabe : Avicenne (980-1038)

Au IX^e siècle, s'effectue un travail massif de traduction de textes médicaux du grec en arabe, ce qui ouvre l'accès aux savoirs hellénistiques. Au Xe siècle, dans son *Canon*, Avicenne (980-1038) rassemble toutes les connaissances médicales de son temps, en privilégiant le raisonnement et le diagnostic différentiel.

La douleur est définie comme une modification des humeurs. Elle a pour fonction d'annoncer des crises ou le dénouement de la maladie, qui se termine par une évacuation (sueur ou hémorragie). Elle joue un rôle de symptôme qui permet le diagnostic et renseigne sur l'évolution de la maladie. La douleur est signe.

Le Moyen-âge

Les principaux éléments qui apparaissent dans la littérature sur l'histoire de la douleur au Moyen-âge, sont des éléments qui relèvent plutôt de conceptions de la douleur, en rapport avec la façon de vivre la foi qui existait à cette époque.

Dans le versant religieux, tout d'abord, Dieu est le juge des actions des hommes, il règne sur eux. Le fidèle lui doit la soumission. Le Christ est alors le modèle de la souffrance supportée et acceptée. La maladie, au Moyen-âge, et pour le clergé, a un statut ambiguë : à la fois, elle est une punition de Dieu, pour les fautes commises par le pécheur, mais le malade est aussi, en quelque sorte, un élu car, par ses souffrances, Dieu l'appelle à supporter celles du Christ, et à trouver ainsi le salut, le rachat de ses péchés.

Le Moyen-âge, est aussi la période des ordres religieux (moines cisterciens, ordres mendiants) qui veulent imiter la vie du Christ, sa souffrance, et son dénuement. Le corps est méprisé, la douleur est rédemptrice. Cette conception perdurera jusqu'à la fin du XII^e siècle [3].

Par ailleurs, dans son versant laïc, le salut est aussi le but vers lequel tendent les actions, mais à la différence du clergé, ce sera par la charité et la compassion que l'on tentera d'y accéder, en instaurant des endroits pour accueillir les malades, les pèlerins... La maladie et la douleur seront prises en charge, comme se peut à l'époque ; ainsi elles sont de moins en moins considérées comme des châtiments divins, mais comme des phénomènes de la Nature, sur lesquels l'homme peut agir [4].

La Renaissance

Pour comprendre la conception de la douleur à la Renaissance, il faut présenter quelques facteurs qui ont participé à sa mise en place [1, p.61à64]. Tout d'abord, entre 1570 et 1598, se succèdent des épisodes d'épidémies, notamment de peste et des disettes successives. Cette époque est marquée par les guerres de religions. La douleur et la souffrance sont des éléments du quotidien des personnes. L'influence de la religion les spiritualise en leur accordant la marque de la colère divine. Prise comme une forme de participation à la souffrance du Christ, on retrouve à la Renaissance l'idée d'un exercice à la douleur. Par ailleurs, le corps doit se soumettre à la raison, ainsi, la douleur n'est pas écoutée.

Cependant, la douleur va se détacher de cette conception spiritualisée, par un changement de représentation du corps qui s'opère à cette époque.



Laocoon, sculpture antique.
Découverte à Rome en 1506 et souvent
évoquée comme emblème de la
représentation de l'expression de la
souffrance.

« Un corps non plus perçu comme simple enveloppe charnelle, rendant l'âme prisonnière et rabattant ses élans vers la fange terrestre, (...) un corps non plus transfiguré dans ses souffrances par l'imitation de Jésus-Christ, ni davantage magnifié pour le plaisir et la beauté qu'il révèle, mais un corps assumé dans la vérité de ses sensations, dans son mélange de douleurs et de joies, dans son humilité quotidienne et sa médiocrité » [1, p.68]

La douleur commence à être perçue dans un cadre laïc, comme un événement qui concerne l'homme, dans son existence et son vécu propre, en dehors des questions de sa position devant la Transcendance. Cette conception apparaît avec Montaigne dans les Essais [5].

La Renaissance est l'époque de l'Humanisme, une période de transition entre la pensée des Anciens, et le rationalisme de Descartes. Le philosophe, en l'occurrence ici Montaigne, ne cherche plus les vérités universelles, mais cherche à connaître le monde tel que nous y vivons et existons.

« Le vray miroir de nos discours est le cours de nos vies » [5].

La douleur est une expérience que nous devons d'abord analyser de l'intérieur. Montaigne, dans les *Essais*, aborde directement la question de la douleur, du fait de sa propre expérience. Il est intéressant de constater que sa perspective se rapproche de la sagesse grecque (stoïcisme), pour qui la douleur dépend de la représentation que nous en avons, et que l'ataraxie, c'est-à-dire l'absence de trouble, est l'état qu'il faut trouver. Pour Montaigne, la douleur est souvent assimilée à la crainte de la mort, et il est nécessaire d'en faire pourtant la distinction, et pour cela, de réfléchir à la part d'imagination qui intègre sa représentation. Cette démarche requiert la lucidité de l'esprit.

« Il est en nous, sinon de l'anéantir, du moins de l'amoindrir par la patience, et quand bien même le corps s'en émouvait, de maintenir ce néanmoins l'âme et la raison en bonne trempé.»[5]

Le maintien de la lucidité dans la douleur est attaché, chez Montaigne, au respect et au maintien de la dignité.

L'anatomie

Le contexte philosophique et scientifique du XVI^e siècle est marqué par une impulsion générale donnée à la connaissance. La science s'engage dans la voie de la découverte des phénomènes et objets étudiés, c'est ainsi que l'anatomie acquiert une nouvelle dimension scientifique. De ce fait, la dissection devient un outil pour voir, pour constater, pour comprendre le fonctionnement, l'organisation de l'objet étudié, y compris, et surtout le corps humain. La *technè*, au sens d'Aristote, c'est à dire à la fois *épistémè* et *praxis*, est réhabilitée comme moyen pour connaître.

A cette période, et sous l'influence de Vésale (1514-1564), l'anatomie se développe grâce à une accumulation de nouvelles connaissances, une critique des Ecrits de Galien, soumis à l'observation des faits, et par le rôle qu'elle joue dans la chirurgie.

La chirurgie de guerre : Ambroise Paré (1509-1590)

Le XVI^e siècle a une autre caractéristique : il fut marqué par les guerres entre la France et l'Espagne. Selon Rey, du fait de blessures de guerres générées par des armes à feu, la chirurgie a acquis un nouveau rôle. Ambroise Paré la rend conservatrice, en faisant des ablations, cautérisations et amputations. Cependant, en l'absence de moyens antalgiques, la douleur occasionnée par la chirurgie elle-même semblait plus redoutée que la souffrance occasionnée par la blessure.

Descartes et le mécanisme

La philosophie de l'âge classique est bien différente de la représentation que nous en avons aujourd'hui. Le philosophe est aussi savant, c'est-à-dire aussi astronome, médecin, biologiste, du moins, il n'aborde jamais son objet à partir du seul angle spéculatif.

Quelques points doivent être précisés pour comprendre, par delà la philosophie de Descartes, le cartésianisme, qui est la base de la science moderne, et les conceptions du corps et de la douleur qui en découlent.

Galilée a apporté un nouveau regard porté sur le monde, qui devient une «totalité d'êtres rationnels infinie, systématiquement dominée par une science rationnelle ». La Nature, selon lui, peut être connue car ses phénomènes sont l'effet de lois rationnelles, permettant ainsi une connaissance objective. Dans chaque événement on peut trouver la causalité ultime, regrouper des phénomènes particuliers sous des lois constantes et universelles. La méthode pour la connaître sera construite à partir des mathématiques.

Ensuite, Descartes annonce un autre projet : «Les hommes doivent se rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature » [6] en vue de l'amélioration de la vie humaine, du bien-être des hommes. Pour Descartes, la connaissance de la Nature et de ses lois passe par l'expérimentation et ne se contente pas de la simple contemplation, devenue alors insuffisante. Le corps, selon le même angle d'approche que pour la Nature, est un vaste et complexe mécanisme.

La question de la douleur est posée dans ce contexte mécaniste, et aussi dans un questionnement plus philosophique sur la sensation. La douleur est une perception de l'âme,

qui confirme au corps son existence. Sa conception de la « physiologie » de la douleur est inspirée de Galien, selon lequel « esprits animaux » agissent d'une manière spécifique sur les nerfs. Le réceptacle des sensations et le siège de l'âme se trouvent, selon Descartes, dans la glande pinéale, qui est, selon lui, la seule partie unique dans le cerveau¹. La douleur, chez Descartes, est traitée comme un moyen adéquat pour connaître l'union de l'âme et du corps.

La douleur au siècle des Lumières

Le siècle des Lumières est celui de l'émergence de la Raison, comme principe d'explication de monde, comme fin que suivent les divers phénomènes de la Nature. Enfin, entendue, comme « bon sens », comme faculté de distinguer le vrai du faux et la capacité que nous avons de bien juger, elle est, selon ce que disait Descartes bien plus tôt, « la chose du monde la mieux partagée ». La Raison, est reconnue comme étant universellement partagée, en tous temps, et en tous lieux.

Par ailleurs, cette période est marquée par la séparation de domaines qui étaient jusque là intrinsèquement liés : l'Eglise, la métaphysique et la science.

La médecine des Lumières est basée sur l'observation. Elle est aussi liée à un questionnement philosophique en cours à cette époque : la question de la sensibilité. Les philosophes des Lumières dénoncent les douleurs infligées par des hommes à d'autres hommes. Par ailleurs, l'idée de douleurs infligées par Dieu apparaît inadéquate. La douleur est reconnue comme nuisible.

« Elle doit toujours être reconnue comme nuisible par elle même, soit qu'elle soit seule, soit qu'elle se trouve jointe à quelque autre maladie, parce qu'elle abolit les forces, soit qu'elle trouble les fonctions.»[7]

¹ Pour plus de précisions sur la question de la sensation et de la douleur :

- Rey, p85 à 99,
- André Pichot, *Histoire de la notion de vie*, « Descartes et le mécanisme », Paris, Gallimard « Tel », 1993, p.388

La conception de la douleur à l'époque des Lumières se situe dans une perspective nosologique et sémiologique. Ainsi, la distinction est faite entre la douleur- signal d'alarme, qui annonce ou accompagne une crise, et la douleur seule qui n'a aucune utilité. Cependant la douleur facilite le diagnostic. Elle doit être bien décrite, et abordée en fonction d'autres signes (pouls ...). Le diagnostic est établi en fonction des quatre formes de douleurs de Galien (tensive, gravative, pulsative et pongitive) qui peuvent varier d'intensité. Par ailleurs, la maladie est déterminée en fonction de sa localisation.

A l'époque des Lumières, la description de la douleur est centrale pour le diagnostic. Apparaît alors la problématique de la subjectivité de ce phénomène, qu'il faut malgré tout rendre objectif. Le récit du patient est indispensable, mais il est objet de soupçons. Cette représentation tient aussi du fait que la médecine de cette époque cherche des signes objectifs. La relation médecin-malade est explicitement caractérisée par le dialogue, et la relation l'altérité.

Bichat constate la diversité des descriptions de douleurs. Selon lui, cette diversité provient de la stimulation d'endroits différents sur une même zone, donc de tissus différents. Ainsi, il amorce un tournant car il va déplacer l'approche de la douleur de l'organe au tissu. La conception de la douleur se complexifie, puisqu'à partir de cette idée, les causes possibles de la douleur pour le diagnostic vont se ramifier. La douleur n'est plus seulement envisagée selon sa topographie, mais est abordée comme un phénomène intégré dans un organisme complexe. Selon Rey, cette approche de Bichat implique une approche globale du phénomène douloureux.

Trois représentations médicales et philosophiques de la douleur : mécanisme, vitalisme et animisme

Le mécanisme

Le mécanisme émergeant dans les conceptions médicales est directement lié au mécanisme amorcé par Descartes, que nous avons présenté plus haut. Cette conception semble être la plus répandue dans la médecine des Lumières. L'approche mécaniste aborde l'organisme pris

comme système. Le système nerveux n'était pas encore bien connu et observé, on se le représentait alors comme un système hydraulique, où se véhiculaient les «esprits animaux» (Descartes). Leur excès ou leur défaut, en quantité ou en mauvaise circulation, étaient à l'origine des troubles de la sensibilité. On reconnaît la représentation humorale, associée au mécanisme cartésien. Ce modèle britannique se complexifiera : la maladie est due à un excès ou défaut dans le mouvement entre les vaisseaux, artères, et diverses fibres élastiques (Hoffmann, médecin mécaniste). Elle s'inscrit dans un modèle d'action et de réaction, de réponse à un stimulus. Ainsi, se développent les théories des sympathies. Par ailleurs, les techniques pour soulager consisteront à appliquer un remède dont l'effet implique le contraire de la cause de la douleur.

L'animisme

L'animisme consiste à poser que la matière n'est animée que par l'âme, sans laquelle elle serait pure passivité. Ainsi, l'âme intervient dans toutes les fonctions du corps. La douleur est somatisation, résultat d'une perte d'équilibre. Le représentant de cette conception est Boissier de Sauvages. Dans son acception religieuse, l'animisme fait de la douleur le résultat d'un conflit dans l'âme, d'une faute due au choix des appétits naturels par rapport à l'action volontaire. Dans sa version laïque, la douleur sera la sanction d'une rupture d'équilibre, dans les mœurs, le régime. La douleur manifeste une contradiction, qui peut être diversement interprétée.

A cette période apparaît une distinction plus marquée entre les douleurs du corps et les douleurs de l'âme.

La question de la sensibilité et les vitalistes

La douleur est définie à la moitié du XVIII^e siècle comme une perception désagréable. On reconnaît alors la dimension de la conscience qui y est impliquée. Encore à cette époque, la douleur se trouve au cœur de la large problématique de la sensibilité.

Haller, distingue les diverses fibres, leurs natures, et leurs réactions. Il distingue ainsi les fibres sensibles, qui, si elles sont stimulées, occasionnent de la douleur. Des fibres insensibles qui n'en occasionne pas. Ses travaux s'inscrivent dans le cadre d'un débat sur le rôle de la sensibilité, qui est soit le fait des fibres nerveuses (Haller), soit le fait de la vie même (vitalistes). Pour les vitalistes, la sensibilité est le fait même de l'organisme vivant, elle lie le corps à l'âme.

Le vitalisme a pour objectif d'élaborer une science de l'homme qui s'édifie sur une connaissance d'abord physique, d'élucider à partir de la physiologie, tous les phénomènes de la vie. Une attention particulière à l'étude du système nerveux central, qui opère la conversion du physique en moral. Le cerveau métamorphose les sensations en idées. Cabanis introduit dans sa philosophie le principe de la kinesthésie, ce qui implique l'action de concert d'une sensibilité extérieure et d'une sensibilité intérieure. Représentés par Cabanis, les vitalistes abordent la douleur comme un phénomène qui n'est pas strictement lié à une réaction, mais elle implique la participation du sujet, et son activité volontaire. La douleur est un processus complexe qui implique une rivalité entre les sensations.

Bichat

L'apport des travaux de Bichat pour la question de la douleur, se situe plutôt dans le cadre de ses travaux sur la sensibilité. En voici une courte présentation. Bichat a établi la distinction entre la vie animale et la vie organique. La première concerne la sphère de la volonté et de l'activité. La seconde concerne les organes, elle est régie par un rythme constant. C'est «la vie dans le silence des organes» pour reprendre dans un autre cadre une expression de Leriche. Ainsi, dans la vie organique, on reçoit des impressions, mais dans la vie animale, en plus de recevoir ces mêmes impressions, on les synthétise, on se les réapproprie en «sentiment», en «émotions». On transforme une impression quantitative en impression qualitative. La différence entre le plaisir et la douleur n'est qu'une question de quantité. Cette théorie de Bichat repose entièrement sur l'expérimentation, où il décomposait deux systèmes nerveux différents celui de la vie animale (cerveau, moelle épinière, nerfs) et celui de la vie organique (sympathique et parasympathique). La sensibilité est alors selon Bichat, la stricte faculté de sentir.

Du vitalisme et des travaux de Bichat, résulte une conception de la douleur comme une qualité intrinsèque au vivant, par delà les variations individuelle, et la question du seuil de douleur, nécessitant une attention plus aiguë.

A venir : La douleur au XIX^e siècle...

Bibliographie

- [1] Roselyne Rey, *Histoire de la douleur*, La découverte « poche », Paris, 1993
- [2] Aristote, *Métaphysique*, Livre A 1, trad. J. Tricot, tome 1, Paris, Vrin, 1991
- [3] A Vauchez, *La spiritualité au Moyen-âge*, Seuil, 1994
- [4] Odile Despouy, *Histoire des conceptions et des traitements de la douleur dans le monde occidental de l'antiquité gréco-romaine jusqu'à la fin du XIX^e siècle*, Thèse de médecine, Université Paul Sabatier, Toulouse, 1998
- [5] Montaigne, *Les essais*, ed. Villey, PUF « Quadrige », 1999, 3^e édition
- [6] Descartes, *Discours de la méthode*, §4. Paris, GF, 1966
- [7] Encyclopédie, Diderot et D'Alembert, article « douleur », tome V,